

3

LA

PETITE BABET

OU

LES DEUX GOUVERNANTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS ET DARTOIS,

REPRÉSENTÉE A PARIS SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 6 JUIN 1823.



PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE
ANCIENNES ET MODERNES,

CHEZ M^{me}. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE ROHAN, N. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI.

ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL

1823.

PERSONNAGES

ACTEURS.

GAILLARDIN, vieux rentier, goutteux. **M. BRUNET.**
EUGÈNE, son neveu..... **M. VERNET.**
M^{lle} BERTRAND, vieille gouvernante
de Gaillardin **M^{me} VAUTRIN.**
BABET, jeune paysanne, arrivant de son
village..... **M^{lle} PAULINE.**
FRANÇOIS, domestique de Gaillardin,
attaché à Eugène..... **M: ODRY.**
UN GARDE DU COMMERCE.... M. JOLI.
Plusieurs domestiques de Gaillardin.
Plusieurs gardes.



La scène se passe à Paris, chez M. Gaillardin.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 26 juin 1823.
Par ordre de son Excellence,
Le Chef-Adjoint,
Signé COUPART.

Tous les débiteurs d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.



IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LA PETITE BABET,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un salon ayant une porte dans le fond, et une autre de chaque côté. A droite est l'appartement d'Eugène, et à gauche est celui de Gaillardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, *se frottant les yeux.*

Il fait déjà grand jour, je ne pouvais pas me réveiller. (*Appelant à la porte de droite.*) Monsieur Eugène! Monsieur Eugène!

SCÈNE II.

EUGÈNE, FRANÇOIS.

EUGÈNE, *entrant en mettant son habit.*

Me voilà! me voilà!

FRANÇOIS.

Il est cinq heures, monsieur.

EUGÈNE.

Paresseux!

FRANÇOIS.

C'est ça, paresseux! J'ai peut-être le temps de me dorloter, avec vous? J'aimerais autant servir le diable, qu'un jeune homme qui a des prises de corps contre lui; je n'dors que d'un œil, dans la crainte de n'être pas éveillé assez tôt; quequ' jour vous s'rez pincé.

EUGÈNE.

C'est bien! me voilà prêt; mon oncle ne doit-il pas partir ce matin?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur.

EUGÈNE.

Il ne se doute de rien ?

FRANÇOIS.

Oh ! si , monsieur ; il sait qu'on cherche à vous prendre.

EUGÈNE.

Impossible ! il viendrait bien vite à mon secours.

FRANÇOIS.

Moi , je crois qu'il s'en va pour ne pas y venir ; vot' oncle vous aime ; mais pour le moment , il n' veut pas seul' ment entendre parler d' vous , et au moindre mot , il entre dans une colère à lui faire remonter sa goutte dans l'estomac ou dans la tête.

EUGÈNE.

Tu es un sot.

FRANÇOIS.

Monsieur , il y a du pour et du contre.

Air de Calpigi.

Si l'esprit , à votre manière ,
Est d' bien fair' tout c' que l'on veut faire ,
De manger , dormir comme il faut ,
Je crois que je n' suis pas un sot.
Mais s'lon vous , si l'esprit consiste
A ne fair' qu'un repas fort triste ,
A ne dormir ni jour ni nuit ,
Pas si bête d'avoir d' l'esprit.

EUGÈNE , *riant.*

Allons , tu n'es pas trop bête !

FRANÇOIS.

Oh ! non , je ne le suis pas trop.

EUGÈNE.

C'est assez !.. mais je connais mon oncle , s'il savait le danger qui me menace , je n'aurais rien à craindre ; je crois déjà l'entendre. (*Contrefaisant son oncle.*) Libertin , mauvais sujet ! je ne veux plus te voir ; c'est la dernière fois que je paye tes dettes. (*Toussant.*) Heim ! heim , ah ! ma poitrine ! ma tête ! tu me feras mourir ! prends donc tout ce que j'ai ; dissipe , dévore tout , envoie-moi à l'hôpital ! Et toi , coquin de François...

FRANÇOIS , *l'interrompant.*

Assez ! assez , monsieur , comme vous le contrefaites ; vous m'avez effrayé ; mais savez-vous que c' que vous v'nez d'vous dire là , n'manqu' pas du tout d'raison ; vous faites des dépenses...

EUGÈNE.

C'est mon plaisir à moi, de dépenser !..

Air : Voulant par ses œuvres.

Je veux partout faire figure :
Tout dépenser voilà ma loi ;
Avec mes amis, je le jure,
Je n'aurai jamais rien à moi.

FRANÇOIS.

Rien à vous... c'est d'une belle ame ;
Il faut espérer cependant
Que vous chang'rez de sentiment
Lorsque vous aurez une femme.

Quand j'en serai là, je ferai comme les autres ; mais jusqu'à ce moment, je ne veux connaître que le plaisir, et le plaisir s'offre à mes yeux sous mille formes différentes : au bois de Boulogne, il est dans mon wiski et mon cheval anglais ; à table, dans le Champagne ; et à l'Opéra, dans ma lorgnette ; au bal, le plaisir est à l'écarté ; et avec mes amis, il est presque toujours dans ma bourse ; malheureusement elle est vide en ce moment.

FRANÇOIS.

Moi, monsieur, je vois l' plaisir autrement qu' vous... je l' vois dans un bon pâté, dans un maillier d'écus et dans une petite femme rondelette, qui voudrait m'aimer, là franchement, sans bêtise ! Mais, monsieur, le soleil est levé.

EUGÈNE.

Les recors vont sans doute se mettre en campagne.

Air : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Des huissiers je trompe l'attente,
Et fuyant leur avidité,
Près d'une danseuse charmante,
Je vais cacher ma liberté.

FRANÇOIS.

Cette cachett' me parait heureuse.

EUGÈNE.

Pour avoir un cœur indulgent,
A Paris, vive une danseuse !

FRANÇOIS.

Pour bien fair' danser votre argent.

EUGÈNE.

Des huissiers, etc.

FRANÇOIS.

Ensemble.

Des huissiers vous trompez l'attente,
Et fuyant leur avidité.

Près d'une danseuse charmante
Allez cacher vot' liberté.

Eugène sort par la porte du fond.

SCÈNE III.

FRANÇOIS, *seul.*

Le voilà parti! Est-il fou? est-il fou celui-là? Il fait joliment sauter les pécaillons de M. Gaillardin, son oncle! Il dépenserait l'Pérou, quoi! bah! il est jeune... je n'suis pas vieux, mais j'n'ai jamais été comme ça! Allons, préparons bien vite tout ce qu'il faut pour le voyage de notre gouteux... Les paquets sont dans la voiture... Voilà le pâté de foie gras qu'il m'a tant recommandé.

(Il montre un pâté, et deux bouteilles de Bordeaux, qui sont sur un guéridon.)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, EUGÈNE.

EUGÈNE, *rentrant d'un air effaré.*

Impossible de sortir!

FRANÇOIS.

Comment, monsieur, vous rev'là!

EUGÈNE.

On me guette; il y a devant la porte, une demi-douzaine de messieurs dont les figures hétéroclites ne me présagent rien de bon.

FRANÇOIS.

Vous v'là bien!

EUGÈNE.

Il ne se permettront peut-être pas de venir ici!

FRANÇOIS.

Ces gens-là se permettent tout.

EUGÈNE.

Dans tous les cas, je vais m'enfermer dans mon appartement, et si bien me barricader, qu'il leur faudra du temps

pour en faire le siège et me forcer à capituler. Toi, ne les perds pas de vue, et viens m'avertir aussitôt qu'ils se seront éloignés et que je pourrai sortir sans danger.

FRANÇOIS.

C'est ça, vous me mettez en faction.

EUGÈNE, voyant le pâté et le vin.

Ah! ah!.. voilà fort à propos des vivres... On ne me prendra pas par famine.

(Il prend le pâté avec deux bouteilles.)

FRANÇOIS.

Diable, diable! que faites-vous? Ce pâté et ces deux bouteilles de Bordeaux, sont des provisions de voyage, pour votre oncle.

EUGÈNE.

Je m'en empare! arrange-toi.

FRANÇOIS.

Je vais être bien arrangé!

Air : *Vaud. du Procès.*

C'est un bon tour, en vérité,
Mon oncle en rira, j'en parie.

FRANÇOIS.

Si vous emportez son pâté,
Il n'goûtera pas la plaisanterie.

EUGÈNE.

D'ailleurs refusant de payer,
C'est lui qui veut qu'on me punisse;
Puisqu'il me fait son prisonnier,
Il faut bien qu'il me nourrisse.

Il rentre.

SCENE V.

FRANÇOIS seul, à la porte de la chambre d'Eugène.

Monsieur Eugène... allons, il l'emporte; il est d'une bonne pâte, et j'ai fait là une jolie boulette!

SCENE VI.

FRANÇOIS, BABET.

BABET, entrant et regardant partout.. Elle est en costume de voyage villageois, elle a des guêtres, et tient un bâton.

Tiens! on entre ici comme à la foire de chez nous. (Apercevant François.) Ah! v'là une personne naturelle.

FRANÇOIS, *frappant à la porte d'Eugène.*
Monsieur Eugène !

BABET, *lui frappant sur l'épaule.*
Monsieur ! tournez-vous douc par ici !

FRANÇOIS.
Comment ! c'est vous , mam'zelle Babet !

BABET.
Vous n'me croyez pas si près!.. Qu'est-ce qu'c'est donc que c'monsieur Eugène, que vous appelez si haut ? C'est pas mon bourgeois que je présume ?

FRANÇOIS.
Non , certainement. Mais , ma petite, vous saurez qu'on n'entre pas comm' ça dans les maisons. On frappe, on sonne.

BABET.
C'est dit ; pour une autre fois , je frapperai , je sonn'rai ; mais pour à ce moment , il faut bien nous entendre.

FRANÇOIS.
Entendons-nous , ma p'tite Babet.

BABET.
Air d'*Azémi*.

J'arriv' comm' vous m' l'avez écrit,
Pour avoir une place ;
C'est difficile, à ce qu'on dit,
Mais rien ne m'embarrasse.
J'ai de la bonne volonté,
Surtout (*bis*) de la fidélité.
Dois-je servir un' femme, un père,
Ou quelque vieux célibataire ?
Dit's sans balancer, (*bis*)
Parlez, avant de me lancer
J' veux savoir sur quel pied danser.

FRANÇOIS.
C'est juste.

BABET.
C'est pas tout.

Même air.
Pour m' faire quitter le pays,
Vous dites à ma tante
Que je f'rai fortune à Paris,
Et v'la ce qui me tente.
De plus, vous avez dit aussi,
Qu'il se présent'rait un mari,
Me v'la (*bis*) le trouverai-je ici ?

S'rai-je mariée ou rest'rai-je fille?
 Aurai-je bientôt une p'tite famille?
 Dit's sans balancer, (bis)
 Parlez, avant de me lancer,
 J' veux savoir sur quel pied danser.

FRANÇOIS.

Vous l'saurez.

BABET.

Vot' mait' veut-il de moi? C'est zun oui, zou un non.
 Faut que je m'case ou que je r'tourne chez nous. C'est,
 qu'quoiqu'orpheline, j'ai de bonnes protections au pays; et
 M. le maire qu'est mon parrain, m'a promis d'me recom-
 mander à vot' maître; mais je n'veux pas rester long-temps
 les bras croisés dans vot' coquin d'Paris.. C'est si grand!
 j'finirais par m'y perdre. Allons, persentez-moi; est-c' qu'on
 n'peut pas l'voir vot' vieux bon homme?

FRANÇOIS.

C'est inutile, il s'en rapporte à moi.

BABET.

En c'cas, ça va tout seul, car je vois bien à la manière
 dont vous me r'luequez, que vous en tenez joliment pour moi.

FRANÇOIS.

En v'là un' bonn', par exemple! Eh bien! oui, oui, ma
 p'tit' Babet, je vous aime.

BABET, *riant.*

Ah! ah! ah! j'en étais sûre.. vous n'êt's pas l'premier...

FRANÇOIS.

Comment?

BABET.

Ils m'aiment tous, ces hommes! mais moi...

FRANÇOIS.

Vous?

BABET.

Moi, bernique; j'en aime aucun.

FRANÇOIS.

Pas même moi?

BABET.

Pas plus vous qu'un autre.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Je n'aim' pas en un instant,
 Pour sage l'on me renoume,
 Et vous seriez un bel homme
 Que j' vous en dirais autant.

FRANÇOIS.

J' suis pourtant taillé pour plaire ;
Ma figure est noble et fière.

BABET.

Tout cela ne me r'vient guère.

FRANÇOIS.

Mais si j' dev'nais vot' époux ?

BABET.

Ca s'rait différent, oh ! dame !
Du moment que j' s'rais vot' femme,
Il faudrait bien m' faire à vous.

FRANÇOIS.

Bien, très-bien !.... écoutez, ma p'tite Babet ; mon
maîtr' consent à vous prendre à son service, sur ma r'com-
mandation.

BABET.

C'est donc un bon homme ?

FRANÇOIS.

C'est un vieux gousteux ; mais qui n'en aime pas moins à
rire, surtout avec les jeunes filles.

BABET.

Nous s'rons bien ensemble, car je n'engendre pas d' cha-
grin.

FRANÇOIS.

C'est qu' justement, il faudra pas trop rire avec lui ; et
si vous vous sentez là, un commencement d'inclination qui
corresponde au mouvement de réciprocité que j'ai pour
vous, vous vous tiendrez sur le qui vive avec le bourgeois,
et vous vous conserverez dans cet état de candeur et d'innocence
qui m'a subjugué.

BABET.

Qu'est-ce que j' vas donc faire ici ?

FRANÇOIS.

C'est pas pour ici qu'on vous prend... monsieur Gail-
lardin part ce matin pour sa campagne, vot' place est rete-
nue à la-diligence... allez chercher vot' paquet et revenez
vîte.

BABET.

J' vas donc voyager en carosse?... ah ! si Blaise et
Alain me voyaient passer là-dedans, queux yeux ils ou-
vriraient !

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est qu' Blaise et Alain ?

BABET.

C'est deux mauvais paysans de chez nous qui voulions m'en conter... mais à présent que j' suis dans l' service, j' suis bien leur servante , il me faut un mari plus huppé !

FRANÇOIS.

C'est ça , ne nous mésallions jamais... on doit tenir son rang.

Air : *Vaud. des Cris de Paris.*

Ah ! quel doux plaisir,
Je vais revenir
Avec mon petit bagage.
Et tout l' long du chemin
J' pens'rons à l'hymen,
Pour abréger le voyage.

FRANÇOIS.

J'ai du service, dieu merci,
Et j' pourrai guider ta jeunesse ;
Vl'a deux ans que je sers ici.

BABET.

J'aim'rais autant, je le confesse,
Un mari
Qui n'eut pas servi.

FRANÇOIS.

Quel est enfant !

Ensemble. { Ah ! quel doux plaisir,
Tu vas revenir
Avec ton p'tit bagage ;
Et tout l' long du chemin
Pens' à not' hymen,
Pour abréger le voyage.
BABET.
Ah ! quel doux plaisir, etc.

Elle sort.

GAILLARDIN, *en dehors.*

Picard, François, Dumont !..

FRANÇOIS.

Allons, v'là not' goutteux qui crie!.. (*à la cantonnade.*)
On y va, on y va.

SCENE VII.

FRANÇOIS, GAILLARDIN.

GAILLARDIN, *entrant, soutenu par deux domestiques.* :

Arrive donc, François, car ces deux vieux coquins-là me laisseront tomber un de ces jours.

FRANÇOIS.

Monsieur, faut leur donner les invalides.

GAILLARDIN , *s'appuyant sur François.*

Je ne conçois pas qu'on se casse comme cela... moi , j'ai dix ans de plus qu'eux et je suis encore gaillard et dispos... (*il tousse*) hum , hum , et sans mon asthme et ma goutte , je damerais encore la pion à bien des jeunes gens.

FRANÇOIS.

Oui , à des jeunes gens d'un certain âge.

GAILLARDIN.

Demande plutôt à mademoiselle Bertrand.

FRANÇOIS , *riant bêtement.*

Oh ! oh !... je sais bien qu' vot' gouvernante...

GAILLARDIN , *s'asseyant.*

Le tout est de ne pas trop s'écouter... donne-moi mon infusion de tilleul.

FRANÇOIS , *lui donnant une tasse.*

La v'là , Monsieur.

GAILLARDIN , *buvant sa tisanne.*

J'ai toujours été un véritable épicurien... cette pauvre Bertrand ! elle dort encore... comme elle me gronderait si elle me voyait levé à cette heure !... elle sera furieuse , quand elle apprendra que je suis parti sans lui rien dire... mais je connais ma faiblesse ; elle intercéderait encore pour mon neveu et je me laisserais aller comme un imbécille. Le plus sûr est de partir sans la voir... As-tu visité la berline ?

FRANÇOIS.

Vot' voiture?... elle est un peu comme mamselle Bertrand ! elle n'est pas faite d'hier... (*on entend claquer un jouet.*) Eh ! tenez , v'là les chevaux de poste qui arrivent.

GAILLARDIN.

Allons , dépêchons-nous un peu. Le pâté et le vin de Bordeaux sont dans la voiture ?

FRANÇOIS , *à part.*

Ce pâté-là ne lui fera pas de mal.

GAILLARDIN.

A propos , et cette jeune personne que je prends à mon service , et dont tu m'as répondu ?

FRANÇOIS.

La petite Babet ?

GAILLARDIN.

Sans doute.

FRANÇOIS.

Elle est arrivée... j' crois qu' vous n' m'en f' rez pas de reproches... c'est un enfant , mais c'est honnête et sage.

GAILLARDIN.

Fort bien.

FRANÇOIS.

Ça n' sait pas grand chose.

GAILLARDIN.

Tant mieux , ça n'a pas de mauvaises habitudes... nous la formerons.

FRANÇOIS.

Oui , Monsieur , je la formerai !

GAILLARDIN.

Ah! ah! tu t'en charges ?

FRANÇOIS.

Par attachement pour vous ! Elle est allée chercher son paquet , et elle partira de suite ; ainsi elle arrivera presque aussitôt que nous.

GAILLARDIN.

Allons , emballons-nous avant que Mlle. Begrand ne vienne.

FRANÇOIS.

Oui , emballons , emballons.

GAILLARDIN.

Quant à mon neveu , tu auras soin qu'il ne manque de rien dans sa prison... Ah! partons ; car je n'aurais pas le courage de le voir arrêter.

FRANÇOIS.

Puisque ça vous fait tant de peine , payez ses dettes , on ne l'arrêtera pas.

GAILLARDIN.

Non , non , je sens que la leçon est nécessaire. Partons.
(*François le conduit jusqu'à la porte du fond.*)

SCENE VIII.

EUGÈNE , FRANÇOIS.

EUGÈNE , *paraissant à la porte de la chambre avec la robe de chambre, le bonnet et les pantoufles de son oncle.*

Pstitt! psitt! mon oncle est parti... Mon cher François , le vin de Bordeaux m'a inspiré.

FRANÇOIS.

La robe de chambre de votre oncle ! .. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! on vous prendrait pour une vraie ganache.

EUGÈNE.

Messieurs les recors peuvent se présenter maintenant quand ils voudront , me voilà prêt à les recevoir.

M^{lle}. BERTRAND , *dans la coulisse.*

Je viens de chez l'apothicaire pour la potion de Monsieur.

FRANÇOIS.

Ah ! mon Dieu ! la vieille Bertrand !

EUGÈNE.

Tant mieux ... Approche ce fauteuil ... Mets ce tabouret sous mes pieds ... Tiens ma tête ... (*Il se met à tousser.*) Heim ! heim ! heim !

SCENE IX.

Les Mêmes , M^{lle}. BERTRAND.

M^{lle}. BERTRAND , *arrivant avec une petite bouteille à la main.*

Air : *De la brune à la blonde.*

Sainte Vierge ! quelle crise !

EUGÈNE , *contrefaisant son oncle.*

Ma quinte m'a pris soudain.

M^{lle}. BERTRAND

Il faut que je vous le dise,
Vous vous levez trop matin.
Le sommeil toujours propice
Ne saurait vous approcher ;
Et le soir c'est un supplice
Pour vous faire coucher.

Vous racontez !

Vous chantez,

Vous lisez,

Vous causez ;

Et quand je vous ai dit :
Monsieur , il est minuit,
Couchez-vous à l'instant ! ..
Vous répondez : Bertrand ...

(*Elle éternue*)

EUGÈNE.

Que le ciel vous bénisse.

M^{lle}. BERTRAND.

Prenez bien vite cette potion , cela vous fera du bien.

EUGÈNE.

Non , parbleu !

M^{lle}. BERTRAND

Allons , allons , un peu de courage !

FRANÇOIS.

Vous les prenez d' si bonne grâce ordinairement.

EUGÈNE.

Non , non , je me sens mieux.

M^{lle}. BERTRAND , *avec autorité.*

Eh bien ! faut-il que je me fâché ?

EUGÈNE , *prenant la potion.*

Un instant , rien ne presse. (*Il la pose sur la table.*)

M^{lle}. BERTRAND.

En attendant , voici une lettre qui vous est adressée . . .
si vous voulez , je vais vous en lire le contenu.

EUGÈNE.

Volontiers . . . je n'ai pas de secret pour vous , ma bonne.

FRANÇOIS , *à part.*

Comme il fait l' doux-doux .

M^{lle}. BERTRAND.

Elle vient de Gonesse .

FRANÇOIS , *à part.*

Ah ! mon dieu ! c'est l'pays d' Babet .

EUGÈNE.

Voyons ce que c'est ?

M^{lle}. BERTRAND , *lisant.*

« Monsieur ,

« Comme maire de la commune de Gonesse , je me fais
« un devoir et un plaisir de vous attester les mœurs et la
« bonne conduite de la jeune Babet , que vous avez le des-
« sein de prendre à votre service en qualité de gouvernante.

« Je vous salue , DERMONT . »

(*Etouffant de colère*)

En qualité de gouvernante ! . . . ah ! ah ! monsieur l'hypo-
crite , vous me trompez ainsi ! . . . Un homme comme vous ,
vous faire soigner par une jeunesse , et sans doute chercher
à la séduire ?

FRANÇOIS.

Ah ! mamzelle Bertrand , vous qui connaissez Monsieur ,
pouvez-vous le croire capable . . .

M^{lle}. BERTRAND.

Il est capable de tout .

EUGÈNE.

Moi!

M^{lle} BERTRAND, *pleurant* :

Oui, vous, monstre! il vous sied bien après cela de blâmer la conduite de votre neveu, de vous plaindre de ses dépenses? sa jeunesse peut au moins lui servir d'excuse.

EUGÈNE.

J'en conviens.

M^{lle} BERTRAND.

Mais vous.

Air : *Voyage.*

Y pensez-vous bien! à votre âge?
Goutteux, asthmatique, impotent,
Pour diriger votre ménage
Vous allez choisir un enfant.

EUGÈNE.

Oui, je veux qu'une fille
Innocente et gentille
Embellisse le cours
De mes vieux jours.

M^{lle} BERTRAND.

C'en est fait, d'ici jem'éloigne,
Monsieur, tout comme il lui plaira,
Se gouvernera,
Il s'amusera,
Puis il se plaindra;
Je l'entends déjà
Crier : oh! là, là,
Mon asthme par ci,
Ma goutte par là,
Ah! là! (bis)

EUGÈNE.

Mais, ma bonne...

M^{lle} BERTRAND.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi.

Vous soigne (bis)
Désormais qui voudra.

Elle sort.

SCENE X.

EUGÈNE, FRANÇOIS.

EUGÈNE et FRANÇOIS, *riant*.

Ah! ah! elle est furieuse.

EUGÈNE.

J'en ai sauvé là une belle à mon oncle.

FRANÇOIS, *riant*.

Ell' voulait vous arracher les yeux ; c'est drôle.

EUGÈNE.

Ah ! ça, M. François, qu'est-ce que c'est que cette petite gouvernante pour qui je viens d'être si dangereusement compromis ?

FRANÇOIS, *embarrassé, à part*.

Ça n'est plus drôle. (*haut*) Je vous assure que je n' comprends rien à la lettre qu'on vient d' vous lire.

EUGÈNE.

Mais cette intéressante Babet que le maire de Gonesse recommande si chaudement ?

FRANÇOIS, *balbutiant*.

Ba... Ba... Babet... je n' connais pas... monsieur votre oncle non plus.

EUGÈNE.

Alors c'est sans doute à moi que M. le maire l'adresse ; ainsi, dès qu'elle viendra, tu me la présenteras.

FRANÇOIS, *à part*.

Ça n'est plus drôle du tout. (*haut*) Ell' ne se présentera sûrement pas.

On sonne à plusieurs reprises, et on frappe à la porte.

EUGÈNE.

On sonne !

FRANÇOIS, *à part*.

Allons, je gage que c'est cette petite Babet.

On sonne plus fort.

EUGÈNE.

Va donc ouvrir.

FRANÇOIS, *faisant semblant d'avoir regardé par la serrure*.

Monsieur, j'ai regardé par la serrure, on vient vous arrêter ; si vous vous cachiez dans votre chambre ?

EUGÈNE.

Du tout ; je suis insaisissable sous ce costume patriar-
chal.

FRANÇOIS.

Mais, monsieur, j'ai vu plusieurs hommes.

On entend Babet qui crie.

BABET, *dans la coulisse*.

Ouvrez donc, M. François, c'est moi.

La Petite Babet.

EUGÈNE.

Ah! coquin, c'est une femme! et peut-être cette gentille Babet? (*il va pour ouvrir*) Je vais moi-même...

LE GARDE du commerce, *en dehors.*

Ouvrez, de par le Roi.

EUGÈNE, *s'arrêtant.*

Diable! ceci n'est plus une voix de femme... Vîte, à mon poste. (*il se met dans la bergère*) Tu peux ouvrir.

François ouvre.

SCÈNE XI.

Les Précédens, BABET, *tenant un paquet sous le bras*, LE GARDE *entrant avec beaucoup de politesse, il est mis d'une manière très-élégante.*

BABET, *en entrant.*

Me v'là, M. François.

François lui fait signe de se taire.

LE GARDE.

Pardon, monsieur, de vous déranger. (*à la cantonnade*) Restez-là, messieurs. (*à Eugène.*) Je suis désespéré de me présenter ainsi chez un homme qui inspire au premier abord la plus grande confiance. (*à la cantonnade*) Gardez toutes les issues, et que personne ne puisse sortir.

BABET, *regardant François qui paraît très-embarrassé.*

Eh bien, quoiqu' c'est donc qu' tout ça? est-ce que ce vieux papa-là serait?... (*à Eugène*) Excusez, monsieur, je vous croyais parti... c'est moi qu'est la personne dont M. François vous a parlé.

EUGÈNE, *faisant des signes à François.*

Ah! ah! soyez la bien-venue, mon enfant! mais, que me veut ce Monsieur?

LE GARDE, *s'avançant.*

Monsieur, je m'acquitte, à regret, d'une mission bien pénible. Je suis chargé de conduire votre neveu en prison.

BABET.

En prison!...

LE GARDE.

Soyez sûr que je l'y mènerai avec tous les égards, toute la politesse possibles.

EUGÈNE, *imitant son oncle.*

Bien, Monsieur! très-bien! coffrez-moi ce mauvais sujet!

FRANÇOIS.

Mais, Monsieur, c'est vot' seul héritier, c'est vot' sang.

BABET, *presque pleurant.*

Si vous l' laissez emmener, j' m'en vas aussi, moi ! Je n' veux pas entrer chez vous, un jour comm' celui-ci ; ça m' porterait malheur. . .

FRANÇOIS.

Et à moi aussi, quoi !

LE GARDE.

Allons, conduisez-moi vers lui.

EUGÈNE, *au garde.*

A combien s'élève la dette ?

LE GARDE.

Mille écus.

FRANÇOIS.

Un' misère !

BABET.

Avec un' misère comm' ça, je s'rais joliment riche, moi !

EUGÈNE.

Le coquin me ruine, m'assassine !. . je n'en puis plus. . . François, donne-moi. . .

FRANÇOIS.

Vot' porte-feuille ?

EUGÈNE.

C'est ça, mon porte-feuille. . . non, ma canne.

François lui donne la canne qui est pendue à son fauteuil ; le garde recule comme effrayé.

BABET, *le caressant.*

Allons, allons, not' bon maître, ne vous fâchez pas, et consentez à payer la dette de ce pauvre jeune homme !

EUGÈNE, *à part.*

Elle est gentille à croquer !. . (*haut.*) Il le faut bien. . . j'en fais mon affaire. François, conduis Monsieur chez mon banquier.

FRANÇOIS.

Vot' banquier ? . . c'est que c'est un peu loin.

EUGÈNE, *au garde.*

A moins que Monsieur ne veuille bien attendre jusqu'à demain ?

LE GARDE.

Monsieur, dès que j'ai votre parole, cela me suffit... je me retire... je connais la politesse.

EUGÈNE.

François, reconduis Monsieur et fais rafraîchir son monde.

FRANÇOIS, à part.

Je ne veux pas le laisser seul avec Babet. (*haut.*) Monsieur...

EUGÈNE.

Fais ce que je te dis.

BABET.

Obéissez donc, M. François.

FRANÇOIS, à part, avant de sortir.

Ah ça! mais dans tout ça, je crois que c'est moi qui suis vexé. (*Il sort avec les gardes.*)

BABET, à François qui est sorti.

Soyez tranquille, je vas tenir compagnie à Monsieur ; je tâcherai qu'il ne s'ennuie pas.

SCÈNE XII.

EUGÈNE, BABET.

BABET.

Enfin, voilà ce pauvr' jeune homme hors de danger ! mais faut que vous l'aimiez bien peu, pour vous être ainsi fait tirer l'oreille.

EUGÈNE.

Oh ! je l'aime plus que tu ne crois.

BABET.

Ah ça ! dites-moi bien vite où il est, c'est moi qui veux lui porter cette bonne nouvelle.

EUGÈNE, l'arrêtant.

Un instant.

FRANÇOIS, paraissant à la lucarne qui est au-dessus de la porte d'Eugène.

Je suis sur des charbons ardents, je veux savoir un peu ce qu'il lui chante.

EUGÈNE , à *Babet*.

Air de Pradher.

C'est grâce à toi que je pardonne,
Veux-tu, ma mignonne,
Sauver mon neveu?

BABET.

De tout mon cœur, quoiqu' ça m'étonne.

EUGÈNE , *lui présentant la main.*

Mets ta main dans la mienne, un peu.

BABET , *lui donnant sa main.*

Voilà ma main, car je suis bonne,

Mais si je vous la donne

C'est pour vot' neveu.

FRANÇOIS , *à part à la lucarne.*

Il tient sa main, eh v'là d'une bonne!

Il prend tout c' qu'on donne

Pour ce cher neveu!

BABET.

Ensemble. Voilà ma main, etc.

EUGÈNE.

Rassure-toi, j'ai l'ame bonne,

Je prends ce qu'on donne

Pour ce cher neveu.

EUGÈNE , à *Babet.*

Deuxième couplet.

Ce n'est pas tout; tu veux, je pense,

Qu'on donne quittance

A ce bon neveu?

Il me faut pour cette créance

Un doux baiser, j'en fais l'aveu.

BABET.

Un doux baiser! miséricorde!..

Mais si j' vous l'accorde

C'est pour vot' neveu.

FRANÇOIS , *à part.*

Un doux baiser! miséricorde!

Il prend c' qu'on accorde

A ce cher neveu.

BABET.

Ensemble. Un doux baiser! etc.

EUGÈNE.

Rassure-toi, plus de discorde,

J'entends qu'on accorde

Tout à mon neveu.

Il l'embrasse.

FRANÇOIS , *à part.*

Il va un train du diable!

EUGÈNE.

Puisque tu fais tant de choses pour ce neveu , je vais te le montrer. *(Il ôte son bonnet et sa robe de chambre.)*

BABET.

Oh ! oh ! qu'est-ce que je vois ?

EUGÈNE.

Air : J'ai vu le Parnasse.

Rassure-toi, je t'en supplie,
La gouvernante d'un garçon
Est bientôt, quand elle est jolie,
La maîtresse de la maison.
Chez nos époux atrabilaires
Tu passerais bien mal ton temps ;
Mais vivent les célibataires,
Ils font des ménages charmans.

BABET.

Eh bien ! v'là qu'est dit, je s'rai vot' gouvernante.

FRANÇOIS, *quittant sa lucarne.*

C'est ce que nous allons voir.

SCENE XIII.

EUGÈNE, BABET.

BABET.

Air de Doche.

Je n'étais qu'un' petite servante,
Mais ma plac' ne saurait m'étonner ;
Commandez à votre gouvernante,
Me v'là prête à vous bien gouverner.

EUGÈNE.

Refuse ou donne,
Propose, ordonne,
Et que mon bien
Soit ici le tien.

BABET.

Adroite et sage,
Dans vot' ménage
J' trouverai l' moyen
De ne perdre rien.

EUGÈNE.

Rien ?

BABET.

Rien !

EUGÈNE.

Rien ?

BABET.

Rien.

EUGÈNE, *à part.*

Ensemble. { Sa candeur et m'amuse et m'enchanté,
Rien ici ne parait l'étonner.
Par cette gentille gouvernante
Il est doux de se voir gouverner.

BABET.

Je n'étais qu'un' petite servante, etc.

EUGÈNE.

A la gaîté tu livreras ton ame.

BABET.

Puisqu'il le faut je ferai mon devoir.

EUGÈNE.

Toujours le rire embellit une femme.

BABET.

Eh bien! j'rirai du matin jusqu'au soir.

EUGÈNE.

Tout te rassure:

Pour ta parure

Ne crains jamais

De faire des frais.

BABET.

J'aim' la toilette,

Et j' s'raicoquette

Avec plaisir

Pour vous obéir.

BABET.

Ensemble. { Je n'étais, etc.

EUGÈNE.

{ Sa candeur, etc.

EUGÈNE.

Voilà qui est arrêté, et, pour ta bienvenue, je t'emmène ce soir à l'Opéra.

BABET.

A l'Opéra!... qu'est-c' qu'on voit là?

EUGÈNE.

On voit danser.

BABET.

Ah! c'est un' guinguette... eh bien! c'est mon fort, à moi, qu' la contredanse... vous m' f'rez danser, hein?

EUGÈNE, *riant.*

Je ne demande pas mieux.

BABET.

J' vas un peu m'endimancher, et j' partirons après.

EUGÈNE, *lui montrant la chambre de son oncle.*

Tiens, va t'endimancher dans cette chambre.

BABET, *entrant.*

J'serai pas longue .. j'ai apporté un joli casaquin...
vous verrez! (*Elle entre dans la chambre de l'oncle*)

EUGENE, *seul.*

J'entends du bruit, rentrons. (*Il entre chez lui.*)

SCENE XIV.

GAILLARDIN *avec un valet.*

Je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin que la barrière...
donne-moi ma robe de chambre... (*le valet lui passe sa
robe de chambre.*) Je me figurais déjà voir mon pauvre neveu
entre quatre murailles, et je me reprochais ma sévérité...
Enfin, je suis revenu à temps.

LE VALET.

Monsieur, voilà mademoiselle Bertrand. (*Il sort.*)

GAILLARDIN.

Ah! ah! mon départ l'aura courroucée!

SCENE XV.

GAILLARDIN, Mlle. BERTRAND.

GAILLARDIN.

Eh bien! mademoiselle Bertrand, vous avez été bien en
colère?

Mlle. BERTRAND.

Ah! ne parlons plus de cela!.. j'ai eu tort, je le sens...
je suis trop âgée pour vous donner tous les soins que votre
état exige... mais que voulez-vous, mon amitié m'a fait
croire que le zèle pouvait suppléer à la force... vous me
pardonnez, n'est-ce pas, mon bon maître? cela ne m'arri-
vera plus, je vous le promets.

GAILLARDIN, *avec étonnement.*

Quoi donc?

Mlle. BERTRAND.

Vous ne me garderez pas rancune, pour la scène de ce
matin?

GAILLARDIN.

La scène de ce matin!.. mais je ne me souviens de rien!

Mlle. BERTRAND.

Vous l'avez déjà oubliée?.. je vous reconnais bien là!..

mais c'est égal, je saurai me punir moi-même ; à l'avenir, je saurai maîtriser ma tête et ma langue ; je veux être muette ; oui, Monsieur, muette ; je veux tout voir et tout entendre sans souffler le mot ; je ne critiquerai ni celui-ci, ni celui-là... chacun a ses défauts, cela ne me regarde pas... faites maison nette, changez de cocher, de cuisinier, de valet, de gouvernante, vous êtes le maître, je crois ; je me tais, je vous approuve ; et, pour vous le prouver, je vais moi-même au devant de cette petite Babet, je veux l'aider dans son ouvrage, l'instruire de ses devoirs : je lui dirai ce qu'elle doit dire, je lui dirai ce qu'elle doit faire, je lui dirai ce qu'elle doit penser, je lui dirai...

GAILLARDIN, *impatiente.*

Tu lui diras ! tu lui diras !... moi je te dis de te taire !

Mlle. BERTRAND.

Je me tais, je suis muette ; mais vous me pardonnez, n'est-ce pas, toutes les sottises que je vous ai dites ce matin ? Ce bon monsieur Gaillardin ! vous êtes vif, colère et grondeur, mais...

Air : C'est mon frère, et d'un tel rival.

Quand vous avez dormi là-d'ssus,
Je sais que vous n'y pensez plus.
On vous croirait très-irascible,
Car vous nous grondez tour à tour ;
Vous êtes un homme terrible
En amitié comme en amour.

Mais...

Quand vous avez dormi là-d'ssus,
Je sais que vous n'y pensez plus.

M. GAILLARDIN.

C'est vrai.

Quelquefois la goutte me gagne
Quand j'ai bu comme un templier...
J'envoie au diable le Champagne,
Je gronde et bats mon cuisinier.

Mais...

Lorsque j'ai dormi là-dessus
On sait que je n'y pense plus.

Mlle. BERTRAND.

Ensemble. {
Quand vous avez dormi là-dessus,
Je sais que vous n'y pensez plus. *Elle sort.*
M. GAILLARDIN.
Lorsque j'ai dormi là-dessus
On sait que je n'y pense plus.

SCÈNE XVI.

GAILLARDIN, *seul.*

Cette pauvre Bertrand! la nouvelle de mon départ lui aura fait perdre la tête! elle veut absolument m'avoir parlé ce matin!

SCÈNE XVII.

GAILLARDIN, BABET.

BABET, *parée, à part en sortant du cabinet sans voir Gaillardin.*

Là, comm' ça, j' suis présentable! (*voyant Gaillardin.*) eh bien! vous r'voilà encore, avec vot' robe de chambre, et dans vot' grand fauteuil.

GAILLARDIN.

Qui êtes-vous, mon enfant?

BABET.

Ah çà! dites donc? vous êtes un farceur! j'espère que je suis toujours la petite Babet, que j' suis vot' gouvernante: que j'ordonnerai, que j'aurai d' belles parures, que j' serai coquette; v'là nos conventions...

GAILLARDIN.

Ah çà! mais elle est folle!

BABET.

Ah çà! voyons, restez-vous-là? allons-nous à l'Opéra? je suis prête, moi... en route! en route!

GAILLARDIN.

Ah! ah! comme tu y vas! je n'ai plus mes jambes de vingt ans.

BABET.

Laissez donc, monsieur le malin! je vous connais bien peut-être!

GAILLARDIN.

Comment! tu me connais!...

BABET.

Eh! oui! laissez donc là vos grimaces!

Air : de *Doche*.

Ça n' peut pas prendre, (bis)
Quittez ben vit' ce costum'-là.
Personne ici n' peut nous surprendre ;
Ne fait's donc pas le vieux comm' ça,
Ça n' peut pas prendre.

GAILLARDIN.

Mais songe donc que j'ai la soixantaine.

BABET.

Même air.

Ça n' peut pas prendre.

GAILLARDIN.

Tu me rends toute mon ardeur ;
Quoique vieux, je suis encor tendre,
Et je veux enflammer ton cœur.

BABET.

Ca n' peut pas prendre.

GAILLARDIN.

Nous verrons, nous verrons.

BABET.

Ah! oui! comme ce matin.

GAILLARDIN.

Comment! ce matin?

BABET.

Quand vous m'avez donné le dernier adieu ; vous savez bien ?

GAILLARDIN, *étonné.*

Je t'ai donné le dernier adieu?

BABET.

Eh! oui, un baiser que j'ai reçu malgré moi.

GAILLARDIN.

Moi, je t'ai embrassée ce matin?

BABET.

N'allez-vous pas le renier... Jarni! voyons, vous préparez-vous? sortons-nous? faut-il que je me fâche?

GAILLARDIN, *impatiénté.*

Eh! fâche-toi!

BABET, *pleurant.*

Allez, c'est bien mal à vous de vous être ainsi moqué d'une pauvre fille comme moi! vous étiez si gentil c' matin!

GAILLARDIN.

Ah! encore ce matin!

SCENE XVIII.

Les Mêmes, LE GARDE DU COMMERCE, Recors.

(*Le Garde fait entrer les Recors pendant les derniers mots de cette scène.*)

CHŒUR, *des Recors à Gaillardin.*

Air : *Connu.*

Contre vous j'ai sentence,
Sentence

Par corps, voyez-vous;
Ici la résistance

Offense.

Monsieur, suivez-nous.

LE GARDE.

Je m'y prends poliment,
Ah! quittez à l'instant
Ce vain déguisement.

GAILLARDIN, *en colère.*

Mais, messieurs!

CHŒUR.

Contre vous j'ai sentence, etc.

GAILLARDIN.

Paix!... que me voulez-vous!

SCENE XIX.

Les Mêmes, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *accourant avec une bourse et se jettant aux pieds de Gaillardin*)

Ah! mon cher maître! mon cher M. Eugène, je me jette à vos genoux. La jalousie, la crainte que vous ne m'enleviez Babet, m'a fait découvrir votre ruse à ces messieurs... mais pour réparer ma faute, je vous apporte mes épargnes et j'vous suiv'rai partout.

GAILLARDIN, *lui donnant un soufflet.*

Que le diable t'emporte, tu ne me reconnais donc pas?

FRANÇOIS.

Pour le coup je vous reconnais.

LE GARDE.

Allons, partons!

EUGÈNE, *paraissant tout-à-coup.*

Arrêtez! Messieurs.

TOUS.

Que vois-je?

EUGÈNE.

Air : Vaud. des Amazones.

Pour conserver ma liberté si chère
J'ai pris ici votre habit, votre ton,
Mais un oncle que je révère
Ne peut aller à ma place en prison.
D'une ruse un Fran ais profite,
Mais pour l'atteindre il suffit d'un seul mot;
Que l'huissier vienne, il se cache bien vite,
Que l'honneur parle, il se montre aussitôt.

BABET, *regardant Eugène.*

V'là mon jeun' vieillard!

EUGÈNE.

Messieurs, je suis prêt à vous suivre!

GAILLARDIN.

Les suivre ! tu n'en feras rien , je te le défends. Messieurs, vous avez accepté sa parole , mon neveu est homme d'honneur , il la tiendra ! (*allant à son neveu.*) N'est ce pas que tu payeras ces coquins-là , mon cher Eugène ? (*Il lui glisse son porte-feuille dans la main.*)

EUGÈNE , à part.

Oh ! le brave oncle ! (*haut.*) certainement je les paierai... et aujourd'hui même... approchez, canaille !

LE GARDE.

Monsieur Eugène veut rire !

EUGÈNE.

Tenez , voilà vos mille écus.

LE GARDE , avec suffisance.

Monsieur , je suis si pénétré de vos façons d'agir , que je ne sais plus où me mettre.

EUGÈNE , à François.

Mettez Monsieur à la porte.

FRANÇOIS.

Avec plaisir et empressement.

GHOEUR DES GARDES.

Air : *Chez Favart.*

Décampons , (*bis*)

Ici plus d'affaires.

Vite délogons ,

Et ne faisons

Point de façons.

Décampons (*bis*)

Sans bruit ni colère ,

Trop heureux vraiment

De n'emporter que son argent.

SCENE XX.

EUGÈNE , GAILLARDIN , BABET , FRANÇOIS ,
Mlle. BERTRAND.

Mlle. BERTRAND , *accourant et se jetant dans les bras de M. Gaillardin qu'elle fait chanceler.*

Où est-il ? où est-il ?... ah ! mon cher maître !..

GAILLARDIN.

Prends donc garde , tu vas me jeter par terre !

Mlle. BERTRAND.

Les coquins ! vouloir vous emmener !

GAILLARDIN.

Ils me prenaient pour un jeune homme.

Mlle. BERTRAND.

Les imbécilles !

BABET.

Ah ça ! mais , dans tout ça , qu'est-ce que j' vas gouverner ?

GAILLARDIN.

Tu gouverneras ton mari , et c'est François que je te donne.

BABET.

Allons , je l'accepte pour vous obéir.

EUGENE.

Je me charge de ta dot , ma petite Babet.

BABET.

A condition que vous ne me la paierez pas dans la monnaie de c' matin !

FRANÇOIS.

Oh ! non , non , non , car je ferais queuqu' bêtise.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Air : Honneur à la musique.

Chantons tous le bon maître
Qui comble tous nos vœux,
Le vrai honneur doit être
De faire des heureux.

BABET, *au public.*

Air : Dis-moi, mon fils, dis-moi, t'en souviens-tu?

Enfin, Messieurs, me voilà gouvernante,
J'ai grand besoin de plus d'une leçon;
Mais avant tout, il faut que j'vous contente,
Car vous êt's seuls les maîtres d' la maison.
Quant à mes gag's, j'compt' sur votre indulgence,
Et dans vos mains vous les tenez, je crois:
Ah! quel bonheur, sans vous mettre en dépense,
Si vous pouviez m'avancer l' premier mois.

20 JY 63

FIN.